

TEMPERATURE

Du 26 août 1904.

Table with 2 columns: Fahrenheit and Centigrade. Rows for Min, Max, and P.M.

Bulletin Météorologique.

Washington, D. C., 26 août. Indications pour la Louisiane. Temps beau samedi et dimanche, excepté averse et orages dans la partie sud-est samedi.

NOTRE EDITION

1er Septembre

Nous publierons, comme nous en avons l'habitude, le premier Septembre prochain, une édition spéciale qui renfermera des matières de haute actualité en très grande abondance, et qui, en raison de son attachant intérêt, sera très répandue dans toutes les campagnes de la Louisiane et dans les Etats voisins.

L'ABEILLE DE DEMAIN.

SOMMAIRE.

- Le Vieux Tambourinaire. Rêve. L'Été, poésie. Vérités d'Hier, Erreurs d'aujourd'hui. Jolies Mains et Jolies Pieds. Demoiselles d'Honneur de l'Impératrice. Les Vautours de Paris, Feuilleton du Dimanche. (Suite.) Mondanités, chifon. L'actualité, etc., etc.

En Mandchourie.

L'immobilité dans laquelle se tenaient récemment les armées japonaise et russe aux alentours de Liao Yang peut s'expliquer en ce qui concerne la première. Depuis le passage du Yalou les Japonais ont constamment refoulé les Russes, les battant dans toutes les rencontres, et ont réussi à les mettre dans l'impossibilité d'inquiéter les forces qui assiégent Port Arthur.

Feuilleton

L'Abéille de la N. O.

23 Commencé le 3 juin 1904.

LA FAUVETTE Du Faubourg.

Par Henri Germain.

TROISIÈME PARTIE.

LA FUITE.

Suite.

Toutes ces réflexions passèrent en son cerveau avec la rapidité

général du Tsar sont déorientés et attendent que les événements viennent leur apporter quelques idées. On a pu croire jusqu'ici qu'en défendant pied à pied le terrain contre des forces immensément supérieures Kouropatkine cherchait à gagner du temps à tout prix, afin de recevoir de Russie des renforts suffisants pour prendre à son tour l'offensive. Or, le général russe paraissait avoir réussi jusqu'à présent à plaire les combats, au prix d'efforts et de sacrifices considérables, les Japonais n'avaient pu franchir que les deux cents kilomètres qui séparent le Yalou de Liao Yang, laissant libre le chemin de fer au-dessus de cette ville. Et malgré la distance énorme qui la sépare de la Russie des renforts importants auraient dû arriver pendant cette longue période. Mais alors pourquoi Kouropatkine est-il resté immobile ? Qu'attendait-il ? Il devait cependant comprendre que la prise de Port Arthur aurait permis de renforcer puissamment les troupes japonaises contre lesquelles il a lutté jusqu'ici. Le moment semblait arrivé où il devait résolument affronter l'ennemi, où la continuation de son inactivité constituerait un aveu d'impuissance, établirait d'une façon positive que la Russie n'était pas en mesure de lutter, qu'elle n'avait pu réunir en Mandchourie des hommes en nombre suffisant pour opposer aux Japonais avec quelques chances de succès et qu'il se laisserait qu'à mettre fin à une guerre sans espoir.

La Princesse de Monaco volée.

Le service de la sûreté n'a pas encore découvert le voleur des bijoux de la princesse Alice de Monaco écrit-on de Paris. On avait cru, tout d'abord, qu'un individu, se prétendant faussement l'employé d'un horloger chargé de régler les pendules de l'hôtel Mercédès avait pu commettre le méfait. Dès la première heure, le lendemain, la lumière s'est faite sur ce point. L'employé de la maison d'horlogerie n'est pas le coupable, et il convient avant tout d'assurer sa complète réhabilitation. C'est un dessinateur électricien au service de M. Kätzlich, rue du Mont-Thabor. Réveillé de très bonne heure, M. X... parcourait les journaux avant de partir pour la campagne quand, soudain, il fit un bond en lisant le compte rendu du vol commis à l'hôtel Mercédès. — Un jeune homme brun, de mise élégante, qui a l'aspect de toutes les pendules, mais c'est moi !... Et comme l'appartement de la princesse de Monaco a été cambriolé après mon départ de l'hôtel Mercédès, on m'impute cette mauvaise action ! Elle est forte, celle-là ! Aussi, abandonnant aussitôt son projet d'aller villégiaturer aux environs de Paris, M. X... se rendit-il, sans tarder, chez son patron. Il mit celui-ci au courant de ce qui se passait et les deux hommes se dirigèrent vers le commissariat de la rue du Bouquet-de-Longchamps. — Je viens me mettre à votre disposition, dit le dessinateur électricien, quand il fut en présence de M. Moutilliac. Je ne

mais nullement l'auteur du vol dont on m'accuse et je vous prie de faire une enquête à ce sujet afin que mon innocence soit nettement établie. Le magistrat reconnut que M. X... ne pouvait être le coupable. Par un concours de circonstances extraordinaires, M. X... avait paru au personnel de l'hôtel Mercédès un personnage des plus suspects. En effet, en s'occupant de sa pacifique besogne, qui consistait à mettre ses pendules à l'heure, il avait eu une altercation avec un des valets de chambre qui le suivait pas à pas à travers les différentes pièces de l'établissement, et c'est pourquoi, dans l'effroi qui suivit la découverte du vol, les soupçons se portèrent sur lui. L'innocence de M. X... ayant été pleinement démontrée, le service de la sûreté doit porter ses investigations ailleurs.

Les objets volés. Le premier soin de M. Blot, sous chef de la sûreté, fut de dresser la liste complète des bijoux dérobés, afin que les voleurs ne puissent les engager au Mont-de-Piété. La princesse Alice de Monaco put se souvenir avec assez d'exactitude des bijoux et des sommes d'argent qui se trouvaient dans sa chambre. On en a dressé une liste que voici : Un diadème, solitaires diamant, ayant une valeur de 50.000 francs. Une chaîne sautoir or avec très belle émail vert. Une épingle à chapeau, or et émail. Une broche, tête de femme or et émail. Une broche brillante, barrette. Quinze pièces de vingt francs de Napoléon Ier, dans un porte-monnaie cuir rouge. Une banquette de vingt-cinq livres sterling. Un rouleau de mille francs, en pièces de vingt francs. Trois billets de banque de cent francs. Deux médaillons formés de deux livres sterling. Deux autres médaillons contenant des cheveux. Un étui cuir rouge contenant cinquante livres sterling. Une chaîne en or avec anneau en or, auquel sont suspendus trente-cinq à quarante clés à pompe, clés minuscules.

M. Blot s'attacha ensuite à établir dans quelles circonstances le vol avait été commis. La princesse de Monaco a son service deux femmes de chambre et un valet de chambre. L'un de ces trois domestiques, en l'absence de leur maîtresse, a pour habitude de garder l'appartement. Un après-midi, après le départ de la princesse Alice, les deux femmes de chambre s'absentèrent. Ensuite le valet de chambre s'éloigna à son tour afin d'aller procéder, à l'étage supérieur, au nettoyage des chaudières. L'appartement fut désert pendant une demi-heure environ. C'est pendant ce court laps de temps que le malfaiteur a accompli son coup d'audace. A son retour, l'une des femmes de chambre de la princesse constata, avec stupéfaction, que l'appartement avait été bouleversé pendant son absence. Aussitôt, elle donna l'alarme. Des recherches furent immédiatement entreprises qui ne donnèrent, bien entendu, aucun résultat. On retrouva, seulement, dans la salle de bain, un petit sac et un écriin vide.

Le coupable.

Il sera très difficile au service de la sûreté de mettre la main sur le coupable ; car les individus qui se sont fait une spécialité de voler dans les hôtels opérèrent avec une très grande habileté et s'entourèrent de toutes les précautions possibles pour ne pas être pinçés. L'opinion de M. Blot est la suivante : L'auteur du vol doit être un individu qui, depuis quelque temps, épiait les allées et venues de la princesse Alice et de ses domestiques. Le soir du méfait, vers cinq heures, ayant remarqué que les deux femmes de chambre n'étaient point là, ce malfaiteur aura pénétré dans l'hôtel et se sera usé dans la cabine téléphonique du troisième étage, située près des appartements de la princesse. De là il aura guetté la sortie du valet de chambre et se sera introduit sans difficulté dans les appartements, le personnel de la princesse ayant négligé de fermer les portes à clef. Aucun soupçon ne se porte, d'ailleurs, sur les deux femmes et sur le valet de chambre. La princesse Alice a déclaré à M. Moutilliac qu'elle avait la plus grande confiance en eux. Ils sont à son service depuis une dizaine d'années et ils auraient pu, depuis très longtemps, dérober des bijoux de grande valeur s'ils en avaient été capables. Si le montant du vol n'est que de 70.000 francs environ, c'est que la princesse de Monaco n'était en possession que d'une partie de ses bijoux ; elle avait en la précaution de placer le reste, c'est-à-dire les plus précieux, dans le coffre fort de l'hôtel.

Les "Bata d'Hôtel..."

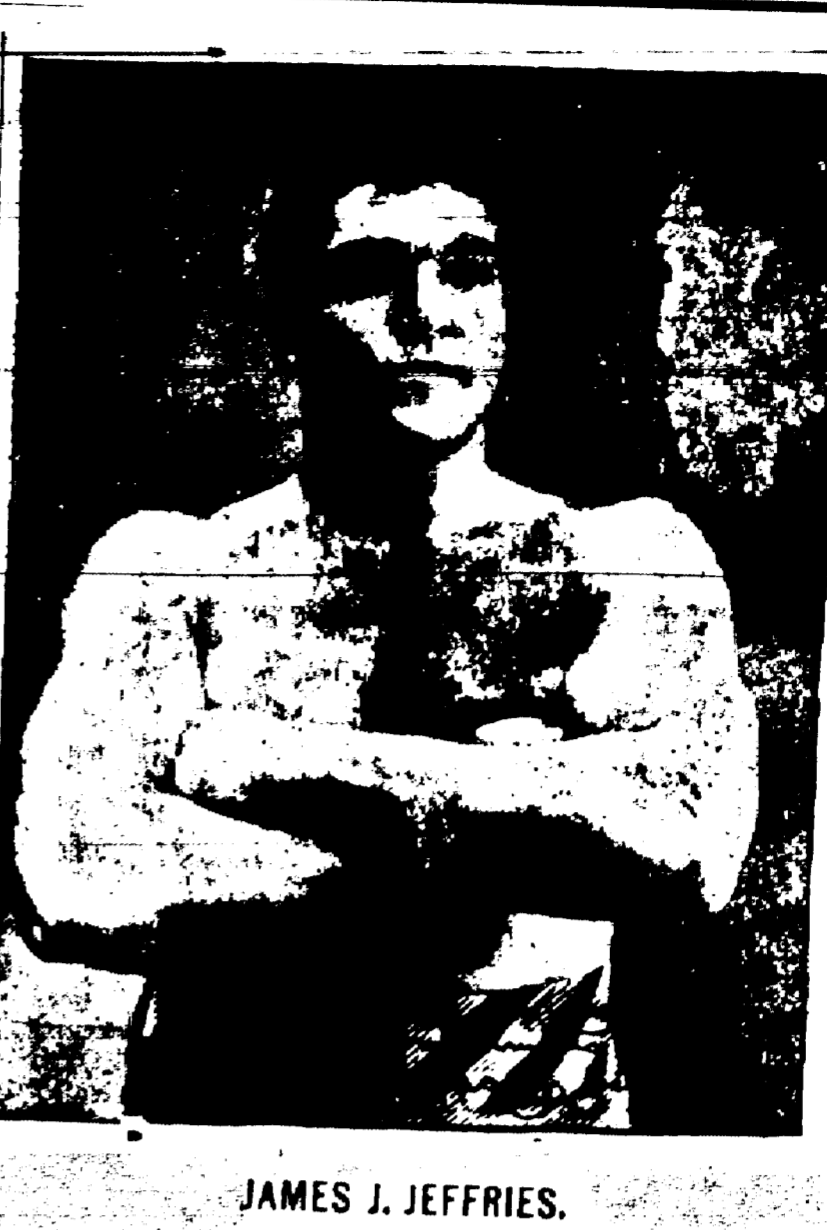
On désigne sous ce vocable une catégorie de malfaiteurs ultra-modernes, dont l'unique travail consiste à voler des bijoux et des objets de prix dans les hôtels les plus élégants de Paris et de la province.

Ces malfaiteurs, d'une tenue parfaite, toujours vêtus à la dernière mode, s'affublaient d'un nom de comte ou de marquis, louent une chambre d'un prix très élevé, séjournent dans l'établissement, affectent des allures d'hommes "chics", payent leurs notes avec régularité, donnent au personnel de généreux pourboires... puis, un beau matin, ils disparaissent. Peu après, on constate qu'un vol de bijoux a été commis.

Dependant, dans l'aventure qui nous occupe, le coupable ne semble pas être un de ces subtils individus. L'hôtel Mercédès, a dit le propriétaire de cet établissement, ne possède que huit chambres dont je connais tous les locataires. Ce sont des personnes de la plus parfaite honnêteté et qui sont très connues dans la haute société parisienne. Le reste de ma maison est composée de grands appartements occupés par des personnes appartenant à l'aristocratie. Il serait très difficile à un "rat d'hôtel" de se mêler à cette élégante société.

Les soupçons, d'autre part, ne peuvent se porter sur le personnel de l'hôtel Mercédès, dont je suis absolument sûr. Attention ! Peut-être le coupable commettra-t-il quelque imprudence qui le fera pincer.

Un voleur de bijoux qui avait fait de nombreuses victimes a été dernièrement arrêté par le service de la sûreté ; il faut espérer que les agents seront aussi heureux cette fois.



JAMES J. JEFFRIES.

Le combat de boxe Jeffries-Munroe.

San Francisco, 26 août.—C'est devant une assemblée composée de 7.000 à 8.000 personnes qu'a eu lieu ce soir dans la salle des machines, à San Francisco, le combat de boxe entre James J. Jeffries et Jack Munroe, de Butte. Le combat fut de courte durée.

Jeffries fut déclaré vainqueur. L'assemblée a été grandement déçagée de la courte durée du combat. Des milliers de personnes venues de la campagne avaient parié en faveur de Munroe.

Lorsque les deux adversaires se furent retirés, Jeffries s'est trouvé entouré de ses amis et de ses admirateurs qui l'ont vivement félicité de sa victoire. Jeffries ne répondit que par un sourire.

« Je suis moi-même surpris de la rapidité de ma victoire. Munroe n'est pas un boxeur de la force de Corbett ou de Fitzsimmons. Je regrette seulement de ne pas avoir pu lui appliquer quelques coups de plus, car je ressens une certaine animosité contre lui et ses amis. »

Munroe porta la première attaque. Jeffries para le coup et d'un coup de poing sur la mâchoire il jeta son adversaire à terre.

Jeffries, profitant de l'avantage qu'il avait obtenu, fit reculer son adversaire jusqu'après des cordes qui entouraient l'arène. Un autre coup sur la mâchoire fit tomber Munroe à terre et ce n'est qu'au bout de 8 secondes qu'il parvint à se remettre. Il se releva mais un nouveau coup le fit tomber derechef. Munroe dans toute cette passe ne réussit pas une seule fois à frapper Jeffries. A la deuxième passe Munroe reçut un coup sur la bouche que lui fit cracher du sang. D'autres

coups sur la figure lui firent sortir le sang par les oreilles. Un dernier coup envoyé par Jeffries l'étendit sur le plancher. Il lit encore un effort pour se relever mais les arbitres déclarèrent qu'il était battu et que Jeffries était le vainqueur.

Inondation d'une vieille résidence.

New York, 26 août.—La maison de Benjamin Schenck, une des plus vieilles résidences de Long Island, a été détruite par le feu. Elle avait été construite il y a un mille de Sagamore Hill il y a 182 ans et elle renfermait une précieuse collection de meubles curieux.

Mme E. V. Foster, âgée de 56 ans, une descendante du premier Schenck qui possédait la propriété, revint chez elle dans l'espoir de sauver quelques reliques, mais accablée par la fumée elle tomba sans connaissance. Le président Roosevelt a assisté à l'incendie de sa résidence sur la colline.

Le feu dans les puits d'huile.

Crowley, Line, 26 août.—Le feu continue dans les puits d'huile de Manson, et sur l'ordre des compagnies tout travail a été abandonné. Tous les ouvriers s'occupent d'éteindre le feu au moyen de la vapeur. Le premier effort sera tenté demain, \$100 d'huile sont perdus, par heure et les pertes, samedi matin, se monteront à \$200,000. Les flammes ne peuvent pas s'étendre davantage.

Exécution du nègre John Barley.

Washington, 26 août.—John Barley, un nègre âgé de 30 ans, a été pendu aujourd'hui dans la prison de district à Washington. Barley avait dans le courant du mois de juillet 1903 assailli criminellement une petite fille nègre, âgée de 4 ans. C'est la première fois que la peine de mort était infligée pour ce crime dans le District de Columbia. Un appel avait été fait auprès

AMUSEMENTS.

WEST END. Toute chaque soir sur la plate-forme de West End pour entendre la musique d'un excellent orchestre et assister à une représentation de vaudeville aussi variée qu'intéressante. Quant aux vues du biographe leur vogue est toujours aussi grande. Au programme de la semaine prochaine sont inscrits comme nouveautés Hble et Frances, Air et Peysor, des acrobates, Lagette et le Duo d'amour.

PARC ATHLETIQUE.

Avant la représentation de "Camille" au Casino du Parc Athlétique, une pièce dans laquelle le succès de Walter Edwards et de sa troupe est plus grand chaque jour, Sturton et Luvardo font à soixante-dix pieds en l'air, sur un fil tendu entre deux poteaux plantés à cent pieds de distance, des exercices qui émerveillent et étonnent les spectateurs. Ils renouvellent leur performance à dix heures 15. La semaine prochaine "The Taming of the Shrew", c'est-à-dire un nouveau triomphe pour Walter Edwards et ses artistes.

THEATRE GREENWALL.

MM. Baldwin et Greenwall ont complété la troupe qui va jouer la saison prochaine au Théâtre Greenwall. Dans cette troupe choisie avec un soin tout particulier se trouvent des sujets remarquables, entre autres M. Frank E. Camb, qui pendant deux ans a joué les rôles principaux au Théâtre Américain de New York et la saison dernière au Théâtre Empire de Columbus, Ohio; Mlle Janet Ford dont le long engagement vient de finir au Théâtre Broadway, à Denver, qui est remarquablement jolie et a la réputation d'être la plus élégante de toutes les artistes; Mlle Marie Seymour, la sœur de Blanche Seymour, une ingénue de talent; Mlle Adeline Raffeto, Emelie Melville, Edith Harcourt et Nina Tessa.

Dans la liste des hommes on remarque les noms suivants : Robert Lowe, Gus A. Forbes, Thomas B. Findlay, Will J. Deering, Hugh Gibson, Joseph Mossmeier, Percy Barbat, W. J. Brown, Edwin Frazer. M. H. Percy Meldon remplira comme précédemment les fonctions de directeur de la scène et M. Louis F. Pettwill celles de mettre en scène.

La troupe Baldwin Melville débute par une matinée samedi, 27 septembre. Au programme "Soldiers of Fortune". La construction du Théâtre Greenwall n'étant pas terminée, c'est à l'Opéra Français, rue Bourgoing, que débute la troupe Baldwin Melville.

Toute Femme

est intéressée et devrait être renseignée à l'égard du merveilleux MARVEL Whirling Spray, la nouvelle merveille de la pharmacologie moderne. La merveille la plus sûre, la plus efficace, la plus agréable. MARVEL, 100, rue de la Paix, Paris. MARVEL COMPANY, New York.

de compréhension propre aux instants tragiques. —Ainsi, tu veux décidément m'assassiner, cria-t-il à Charly d'un accent de délire. Eh bien ! attrape d'abord, ça va, misérable ! Et s'élançant le premier sur l'infâme ravisseur d'Yvonne de Bassières, Libert le fit chanceler d'un coup de poing formidable appliqué sous le menton. L'ex zouave se souvenait à merveille des leçons de boxe prises autrefois au régiment. Jointes à ce qu'il savait déjà, en qualité d'ancien camelot parisien, cela lui constituait une supériorité d'adresse fort utile à cette heure critique. Mais Charly, animé d'une colère folle, d'une rage de vengeance qui le faisait perdre la tête, ne paraissait pas disposé à renoncer à la lutte. Il semblait avoir oublié Yvonne de Bassières, au moins pour le moment. Il se jeta sur Libert comme une bête féroce, cherchant à le frapper de son arme meurtrière. Et comme s'il fut devenu subitement insensible aux coups de poing terribles qui meurtrissaient sa chair, il ne recula plus. La lutte entre les deux hommes devenait effrayante, épouvantable ! C'était presque un corps-à-corps. Tous deux haletaient, leurs fronts se heurtaient, leurs

poitrines se soulevaient en bonds précipités, leurs respirations s'exhalèrent avec des bruits rauques. Charly brandissait son couteau, cherchant en vain à le plonger dans le corps de son redoutable adversaire. Tour à tour, Libert jeta un cri de douleur. Et d'un bond prodigieux en arrière, il se recula de cinq ou six pas. Il venait d'être frappé d'un coup de couteau dans l'épaule gauche. Déjà, il sentait sur son épiderme la chaleur particulière du sang qui coulait. Il n'eut pas le temps de réfléchir longuement à la gravité possible de sa blessure. Charly revenait sur lui, l'arme haute. Alors, Libert fit un demi-tour brusque et, d'un coup de pied haut, en arrière, savamment lancé de toute sa force, il atteignit son adversaire en plein visage. Cette fois, Charly, terriblement atteint, tomba comme une masse avec un bruit sourd. Libert se retournant prestement pour juger de l'effet produit par son coup de chausson. Son adversaire, étendu sur le dos, les bras en croix, ne donnait plus signe de vie. Libert se pencha, afin de l'examiner de plus près. Il le considéra très attentivement

durant quelques secondes. Et, peu à peu, ses traits crispés par la colère se détendirent ; un sourire de triomphe desserra ses lèvres. —Bien touché, murmura-t-il. Tout de même, je n'ai pas trop perdu, depuis que je ne pratique plus ; l'affaire est réglée ! Charly semblait en effet avoir reçu un coup de maître. Il demeurait inerte, les paupières closes, la face livide. De sa bouche grande ouverte coulait un filat noir, auquel venaient se joindre des gouttes lentes de sang sortant de ses narines tamadées. —Bigre ! reprit Libert, j'ai dû lui fracasser la mâchoire, ou tout au moins lui casser deux ou trois canines ! Tant mieux, il mourra moins facilement à présent. Allons, il a son compte pour quelque temps ; je vais être plus tranquille. Et comme il allait se relever sur cette conclusion rassurante, il aperçut à quelques pas un objet qui brillait sur les pavés. Il se baissa de nouveau pour ramasser l'objet en question. C'était le couteau de Charly, demeuré grand ouvert. —Oh ! il faut lui enlever ce joujon-là ; c'est toujours dangereux, mouloigne Libert. D'abord, j'ai le droit de le garder maintenant. C'est un souvenir à placer

dans ma collection. Et ces derniers mots le rappelant à la réalité cuisante, il porta la main droite vers son épaule gauche, en laissant échapper une plainte sourde. —Cette canaille m'a tout de même déchiré la peau, fit-il. Mais bast ! ce ne doit pas être grave, puisque le bras fonctionne encore. Nous arrangerons ça, ce soir. Maintenant, allons retrouver la pauvre Mlle Yvonne. Elle doit m'attendre avec une impatience bien légitime, cette chère petite ! Et sans se soucier davantage de Charly toujours évanoui, le brave Libert se remit en marche, d'un pas pressé, dans la direction de Paris. Vingt minutes plus tard, il arrivait enfin à la barrière, et ralentissait à dessein son allure. Au moment de franchir la grille, il jeta un coup d'œil scrutateur à l'intérieur du bureau d'octroi. Personne ! fit-il surpris. En effet, dans le bureau, faiblement éclairé par une lampe à pétrole dont la flamme était très basse, se trouvait seulement un employé. Les deux coudes appuyés sur une table de bois noir couverte de papiers, la tête enfoncée dans ses deux mains, il ne bougeait pas. Il lisait, on il dormait sans doute ; mais ceci importait peu

à Libert. Il cherchait Yvonne de Bassières ; le reste lui était indifférent. Etonné de ne point voir la jeune fille, et saisi d'une inquiétude vague, il s'approcha de la guérite placée près de l'unique ouverture de la grille. Un employé de l'octroi y veillait, nonchalamment appuyé au fond, mais vigilant cependant les oreilles et les yeux ouverts. —Que voulez-vous ? demanda-t-il, en se redressant subitement à l'approche de Libert. —Vous demander un petit renseignement, monsieur, si toutefois vous voulez bien me le donner. —Pourquoi pas, si c'est possible. —Eh bien ! voilà ce que c'est : J'ai donné rendez-vous ici, il y a une heure environ, à une personne d'Ivry, et je suis très étonné de ne pas la voir ; je suis même inquiet. —Une femme, sans doute, une belle de nuit ? questionna l'employé d'un ton un peu gogard. —Une jeune fille, très honorable, rectifia Libert, d'un accent dont la gravité avertit net toute velléité de plaisanterie sur les lèvres de l'employé facétieux. Je vous serais reconnaissant de me dire si vous l'avez vue passer. —Ma foi, non, répartit le fonctionnaire d'un ton plus sérieux.

—Vous en êtes sûr ? —Je puis vous l'affirmer. J'ai pris ma faction à dix heures, et il est onze heures passées maintenant. —Depuis que je suis là, personne n'a franchi la barrière, venant d'Ivry. —C'est étrange ! murmura Libert d'une voix étouffée, comme se parlant à lui-même. Il reprit plus haut : —N'y a-t-il que ce passage ouvert dans la grille ? —Oui, c'est le seul. —Ainsi, personne ne pourrait passer sans être aperçu. —C'est bien, je vous remercie, monsieur. Cette personne est peut-être rentrée par une autre porte. Et, saluant, Libert s'éloigna vers Paris, l'esprit tourmenté de la disparition d'Yvonne de Bassières. La jeune fille était-elle rentrée dans Paris par une autre porte, comme il le supposait, ou bien ne pouvait-il doter de l'affirmation produite par l'employé d'octroi, qui déclarait n'avoir vu passer personne ? Peut-être ce fonctionnaire lui avait-il répondu si nettement, dans le seul but de se débarrasser de lui, sans vouloir avouer une négligence très possible à pareille heure. Quoi qu'il en fût, il était trop tard pour se livrer à des recherches stiles. Le mieux était de réfléchir et